

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Visuel

Pierre Karch and Claude Charbonneau

Number 64, November 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Karch, P. & Charbonneau, C. (1991). Review of [Visuel]. *Liaison*, (64), 43–44.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

violentée à une errance et quête permanente de corps, à une agitation confuse et agressive qui se perpétue à travers des décennies, voire des siècles.

Roger Bouchard nous livre son «gai savoir» : sachant que l'on est mortel, on devra vivre avec la conscience du lendemain, mais en faisant de bonnes actions ici-bas, en modifiant notre perception des êtres et des choses, ainsi que nos attitudes envers les autres.

Si chacun pouvait poser, dans son milieu familial et professionnel, des gestes d'amour et d'amitié, des actes positifs qui améliorent la vie autour de lui, il y aurait plus d'harmonie dans le monde environnant et plus de lumière dans l'univers. À cet égard, **Visions d'outre-vie** constitue un livre moral, un art de vivre. Mais rien, en revanche, ne le rapproche de la prédication moralisatrice ou religieuse; il n'y a ni jugements de valeur, ni menaces, ni reproches. L'auteur glorifie la vie dans ses manifestations multiples, il proclame l'immortalité de l'âme et condamne la violence.

Il est difficile de ne pas comparer **Visions d'outre-vie** avec l'enseignement de la Fraternité blanche universelle et avec les théories énergétiques du Dr Janine Fontaine qui commencent à nous sensibiliser de plus en plus à d'autres dimensions invisibles chez l'Homme. Il serait souhaitable que Roger Bouchard se documente davantage dans ce domaine, cela lui permettrait de vérifier ses expériences auprès d'autres penseurs.

Bagriana Bélanger

Daniel Pokorn, **Matière à musée**, Montréal, été 1991.

Daniel Pokorn, président de la Société des sculpteurs du Canada, a participé, au cours de l'été dernier, au symposium **Matière à musée**, tenu à la Place Ville-Marie, au cœur de Montréal. Cet artiste français, bien connu à Toronto où il habite depuis 1968, y exposait deux figures stylisées, mais nettement anthropomorphiques, découpées dans l'acier, se tenant côte à côte, sans se toucher.

Il y a, dans ces personnages plus grands que nature sans être tout à fait monumentaux, quelque chose de doux malgré le matériau et les angles aigus des diverses parties de leurs corps qui se terminent en têtes rondes comme la lune et le soleil. Plutôt que de se tenir droit, les corps sont légèrement penchés en arrière et tournés l'un vers l'autre, frappés, dirait-on, de stupeur, à moins que ce ne soit de crainte ou de timidité, comme on a tous été renversé le jour où l'on a découvert que l'on aimait... vraiment. Ce qui me confirme dans cette interprétation, c'est le choix des couleurs. Vue de face, la première figure est bleue; l'autre, jaune. Vues de dos, c'est le contraire, comme si l'artiste avait voulu nous faire comprendre qu'il y a, chez l'homme, du féminin et, chez la femme, du masculin. Différence dans les formes; ressemblance au niveau des couleurs.

Il y a encore plus, puisqu'il y a complémentarité. Mais qu'arriverait-il, en effet, si ces deux personnages distincts, séparés, complétaient le

geste esquissé qui les pousse l'un vers l'autre? Ce serait le miracle de l'amour qui fait de deux êtres un seul couple, qui fait du mélange du bleu et du jaune une nouvelle couleur, le vert, beau comme un printemps éternel, beau comme seul pouvait l'être l'arbre du paradis terrestre qu'il ne tient qu'à nous de recréer dans nos affections.

Il y a là matière à réflexion et très certainement matière (amusée) à musée.

Pierre Karch

Léa DesChamps, **Au-delà de la fiction... l'hypothèse**, et Nicole Doucet, **Alibi**, à la Galerie Saw d'Ottawa, du 11 septembre au 9 octobre 1991.

Le carton annonce des *vidéo sites*. Les vidéastes sont deux Franco-Ontariennes : Nicole Doucet et Léa Deschamps. Symétrique, sobre et stérile, l'espace qui nous accueille a tout d'un temple où la mémoire des sentiments et des mots est fixée sur pellicule.

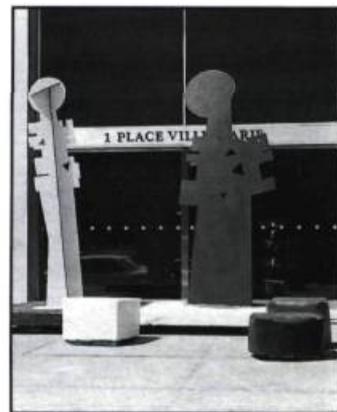
Nicole Doucet confronte l'image fixe et l'image en mouvement. Son oeuvre **Alibi** se compose de cinq photographies du cimetière du Père Lachaise et de celle, sur plaque d'aluminium, d'un personnage aux yeux bandés. Au centre, un moniteur nous envoie à répétition les images d'une ascension effrénée vers un but inconnu.

Cette confrontation formelle permet d'aborder un sujet aussi ancien que celui de reconstituer le visage d'autrui dans notre mémoire sans avoir le support de l'image.



Matière à musée de Daniel Pokorn

Photo : MOK



T

THÉÂTRE

Le cerveau ne peut reconstituer ce qu'il ne connaît pas et ces photographies du Père Lachaise nous reviennent comme des témoins perpétuels de la représentation de l'autre. C'est donc une expérience aveugle que de vouloir mémoriser les corps dans ce lieu.

Léa DesChamps, quant à elle, propose un tryptique vidéo intitulé **Au-delà de la fiction ... l'hypothèse**. Trois personnes partagent un repas et entretiennent une conversation oiseuse sur le beau et le laid, les sentiments et l'amour. Chaque moniteur diffuse l'image d'un invité qui répond et réagit aux propos des deux autres.

L'attitude suffisante des convives déconcerte le spectateur jusqu'au moment où l'un des invités s'adresse à lui et lance : «... comme toi qui regarde et qui espère saisir quelque chose de tout ceci, malgré tout». On comprend alors que l'auteure n'a pas monté ici une histoire bien que la production vidéo-graphique, avec son prologue, ses tableaux et son épilogue, soit structurée comme telle. Les faits et gestes des convives ne sont qu'une suite ininterrompue de citations et d'incidents.

Cette nouvelle forme d'expression artistique confirme les grands bouleversements que connaît et que connaîtra encore le monde des arts. La médiatisation de l'art semble en voie de se concrétiser au bonheur de certains et au grand dam des autres.

Claude Charbonneau

La troupe Les Draveurs, **Par osmose. Théâtre**, Sudbury, Prise de Parole, 1990, 56 pages.

Lina Chartrand, **La P'tite Miss Easter Seals. Théâtre**, Sudbury, Prise de Parole, 1991, 90 pages.

La chanson de Marie-Lynn Hammond, «La tête anglaise, le coeur français», tirée de sa pièce **De beaux gestes and beautiful deeds** (1984), sert à souligner l'écartèlement des personnages qui la reprennent au cours de la première scène de **Par Osmose**, comme elle pourrait aussi illustrer le dilemme de la jeune protagoniste de **La P'tite Miss Easter Seals** de Lina Chartrand. Dans chacune des deux pièces, en effet, les personnages doivent faire face à la culture anglaise dominante, véhiculée par la musique populaire, le cinéma et la télévision, mais dans **Par osmose**, on sent, malgré le pessimisme de Jules qui essaie de vivre en français («Yé trop tard, bien qu'trop tard», page 56), qu'il y a un certain espoir dans un univers où il y a aussi des chansons, comme celles de Marie-Lynn Hammond et de Marc Gélinas, des poèmes de Jean Marc Dalpé et des émissions de télévision comme **Passe-Partout** qui parlent de nous dans notre langue, qui véhiculent nos obsessions, qui nous rendent conscients du passé et ouverts à l'avenir.

Les auteurs de la troupe des Draveurs de l'École secondaire Macdonald-Cartier de Sudbury, sous la direction de Hélène Dallaire et Hélène Gravel, ont voulu montrer ce qui advient à une famille

francophone typique, depuis son arrivée à Sudbury pendant les années soixante jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Margot, la mère, ne réussira jamais à apprendre l'anglais et fera honte à sa fille Véronique qui finira par tourner le dos à son héritage: «Moé j'veux vivre aujourd'hui, pis aujourd'hui c't'en anglais que ça se passe. J'ai fini d'faire rire de moé à cause d'une langue que j'ai pas choisie, qui m'a été imposée. Juste les *loosers* qui parlent français, parce que eux autres y connaissent pas mieux pis y'ont toujours été habitués à rêver en p'tit» (page 41).

Pour son frère Jules, c'est tout le contraire: «Moé là, j'ai fini d'avoir honte parce que chus différent. J'ai fini de m'cacher parce que j'écoute des maudites cassettes françaises, pis j'ai fini d'essayer d'être comme les autres, comme toé, moitié anglais, moitié français sans jamais être ben dans ma peau. Pis t'sais, m'man là, j'a comprends astheure. Parce que c'est pus seulement une question d'être au Québec ou en Ontario, C'est une question d'être: un point, c'est toute» (page 47). Celles et ceux qui ont vu le film de Claudette Jaïko, **Deux voix, comme en écho**, se sentiront ici en pays de connaissance, surtout lorsque nous voyons quelques années plus tard Véronique, qui se fait maintenant appeler Ronnie, refuser carrément de parler français avec son frère Jules.

Si la situation n'est pas aussi extrême dans **La P'tite Miss Easter Seals**, c'est que l'action se passe dans la douzaine d'heures que prend